

**Zeitschrift:** Domaine public  
**Herausgeber:** Domaine public  
**Band:** 41 (2004)  
**Heft:** 1592

**Artikel:** Propagande socialiste : le miroir de l'histoire  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1019055>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Sociologiquement correct ?

**Un professeur universitaire a le droit de participer au débat public.  
Ce sont les idées qu'il faut discuter et non pas son engagement.**

Uli Windisch, professeur de sociologie à l'Université de Genève, spécialiste de la communication et de l'analyse de discours, a pris pour habitude de troubler ceux qui pensent encore que la sociologie est forcément une alliée de la gauche. Il estime que les campagnes de l'UDC n'ont rien de choquantes ou prétend, par exemple, que l'on aurait dû interdire les manifestations anti-G8 à Genève. Cela lui vaut bien entendu quelques inimitiés, notamment auprès des étudiants genevois en sociologie. Le 6 février dernier, une dizaine d'entre eux ont écrit à la *Tribune de Genève* pour dénoncer ses propos dans le cadre des élections fédérales. Leur article est intitulé: *Pour une sociologie objective, critique et représentative*. Que reprochent-ils à Uli Windisch? Il aurait, «sous une apparence d'objectivité et de neutralité», soutenu des idées politiques. Il aurait également utilisé des statistiques «sans contextualisation et sans explication». Bref, le sociologue, conscient du statut de professeur, profiterait de son autorité pour donner du poids à ses idées politiques.

On peut comprendre la réaction des étudiants. Uli Windisch est souvent complaisant avec l'UDC et, en particulier, avec sa manière de communiquer. Les campagnes médiatiques de cette dernière sont souvent à la limite du supportable et il ne paraît pas souhaitable de

cautionner cette forme de communication agressive. Néanmoins, la réaction des étudiants, dans sa forme, est inacceptable et contradictoire. Elle remet tout simplement en question la liberté d'expression et le droit, voire le devoir, qu'ont les intellectuels de participer aux débats de société. Les étudiants ne reprochent en effet pas tant au sociologue genevois ses idées politiques que son droit, en tant que sociologue, d'exprimer un point de vue situé. Or, la sociologie a depuis longtemps fait le deuil de l'objectivité totale. Les sociologues sont tiraillés entre une multitude de courants de pensée qui, qu'on le veuille ou non, rejoignent des préoccupations politiques. L'exemple le plus spectaculaire de ces dernières années est évidemment le Français Pierre Bourdieu qui, à partir d'une carrière scientifique brillante, s'est transformé en un militant actif dans les milieux de gauche.

## Contester le fond

Le paysage intellectuel romand est lui-même composé d'une multitude de chercheurs ou enseignants universitaires qui participent directement à la vie politique, parfois comme élus. On se rappellera de la carrière politique d'un autre sociologue genevois, Jean Ziegler. Faut-il interdire à ces personnalités de s'exprimer publiquement? Le tort des étudiants genevois est, finalement, de ne pas s'attaquer au fond. Comme

n'importe quelles autres interventions publiques, celles d'Uli Windisch sont soumises à débat. Comme n'importe quel autre travail sociologique, les écrits du professeur genevois sont critiquables. C'est la vocation même d'une publication scientifique. C'est donc sur ce terrain-là qu'il faudrait l'attaquer.

On pourrait par contre donner raison aux étudiants quand ils reprochent aux médias de manquer de représentativité. Non pas qu'on ait l'impression que les sociologues de droite ont plus la parole que ceux de gauche. Le cadre discursif de la télévision ou des grands journaux n'est pas toujours favorable à l'expression d'une pensée élaborée. Les interventions sont souvent courtes et très synthétiques. Les intellectuels à l'aise dans ce type de dispositif risquent ainsi de monopoliser le devant de la scène, menaçant le pluralisme que l'on souhaiterait voir dominer. C'est que, trop souvent confinés au rôle d'expert, les sociologues, et autres intellectuels, sont utilisés comme s'ils pouvaient représenter, individuellement, le monde scientifique. On donne ainsi l'image fautive d'une connaissance univoque. Or les scientifiques, tout particulièrement dans les sciences humaines et sociales, vivent dans le débat et le désaccord permanents. Le rythme médiatique imposé aujourd'hui empêche probablement l'expression de cette complexité. On peut le regretter. os

## Propagande socialiste

### Le miroir de l'histoire

*Il y a quarante ans, les socialistes romands se réunissaient à Yverdon. Thème des discussions, la propagande. René Meylan, directeur du journal Le peuple / La Sentinelle, accusait les défaillances du parti face à une droite combattive et déjà néo-capitaliste. Voici un extrait de son exposé.*

«La propagande bourgeoise est très différente aujourd'hui de ce qu'elle était avant la Deuxième Guerre mondiale.

Cette évolution correspond à un stade nouveau du capitalisme : le néo-capitalisme. Dans l'ancien temps, la lutte des classes était violente et ouverte, l'exploitation des travailleurs et leur misère étaient manifestes, ce qui les conduisait à une conscience de classe, moteur de l'action socialiste et de sa propagande, alors que la propagande bourgeoise, assez grossière, défendait ses privilèges en donnant du socialisme une image horripante.

Le néo-capitalisme a rendu les choses

plus compliquées. Ses caractéristiques principales sont :

- l'existence économique dans notre pays d'un prolétariat de 800 000 travailleurs étrangers qui n'ont pas d'existence politique, ce qui affaiblit le mouvement politique ouvrier ;
- les modifications structurelles intervenues parmi les salariés suisses : alors qu'en 1920, par exemple, on comptait 5

*Suite en page 7*

# Au chevet de la Terre

**Le dernier ouvrage de Hubert Reeves se penche sur l'état de la Terre. Il invoque la responsabilité des hommes à l'égard de leur planète.**

**H**ubert Reeves, astrophysicien bien connu du grand public, a rédigé plusieurs ouvrages sur l'univers et son histoire. Dans son dernier livre, paru il y a juste un an c'est pourtant à la planète Terre qu'il s'intéresse exclusivement. *Mal de Terre* nous propose une réflexion sur l'avenir de notre planète. En dialogue avec le philosophe Frédéric Lenoir, Hubert Reeves élabore un état des lieux des nombreux problèmes qui attendent l'humanité de demain. Le scientifique est inquiet. A une période où le discours sur l'environnement s'est adouci et où l'on parle plus volontiers de développement durable que de catastrophes écologiques, Hubert Reeves nous replace face à nos responsabilités et nous met en garde: le «cataclysme humain» risque de compromettre l'avenir de la vie sur terre.

Les thèmes abordés sont nombreux et traités dans un style synthétique et précis. Les problèmes environnementaux sont observés à la lumière de leur fonctionnement

physico-chimique. Hubert Reeves remonte à leur découverte et décrit les efforts entrepris pour les contrecarrer. Des phénomènes d'une grande complexité, comme le réchauffement climatique, le risque nucléaire, les atteintes à la biodiversité ou la pollution de l'air sont ainsi passés en revue dans leurs implications les plus actuelles. L'auteur nous fait également découvrir des thèmes moins connus, comme celui de la libération du méthane enfoui dans les glaces ou de la pollution de l'espace. Il revient encore sur des phénomènes aujourd'hui oubliés des médias, tels le trou dans la couche d'ozone ou les pluies acides. Refusant la politique du «après moi le déluge», l'astrophysicien conclut son discours par un appel vibrant. Chacun est responsable de l'avenir de notre planète et se doit d'agir en sa faveur.

Bien sûr, de nombreux ouvrages comparables ont déjà été publiés. Pourtant, celui de Reeves se démarque des autres en bien des points. Il a tout d'abord l'avantage

d'être récent. Les chiffres et les thèmes traités sont d'une extrême actualité. Des problématiques apparues il y a quelques années seulement, comme le risque terroriste, ou alors certaines technologies récentes, comme l'hydrogène utilisé en tant que carburant ou la fusion nucléaire, sont abordées dans leurs derniers développements.

## Une dimension universelle

Mais les qualités principales de *Mal de Terre* se trouvent dans la dimension universaliste et dans la sensibilité sociale de l'écologie qui nous est présentée. Hubert Reeves, lorsqu'il se préoccupe de l'avenir de la Terre, le fait avec tout son bagage d'astrophysicien. La crise environnementale est ainsi conçue comme un événement qui s'inscrit dans l'histoire même de l'univers. Cette filiation ajoute une dimension supplémentaire à l'expérience humaine et accroît d'autant plus notre responsabilité envers l'avenir de la planète, lancée dans son «odyssée cosmique». Cette hauteur de vue est

également remarquable en ce qui concerne le spectre des thèmes traités. Hubert Reeves se refuse à concevoir séparément les problèmes environnementaux et sociaux. Des questions telles que celles des inégalités des richesses, des mines antipersonnelles ou du fossé Nord-Sud sont traitées aux côtés de la pollution des eaux ou de la gestion durable des ressources naturelles. Dans l'esprit de Hubert Reeves, l'avenir de notre planète est autant tributaire de la manière dont nous traitons la nature que de la façon dont nous vivons les uns avec les autres. Cette double dimension, humaniste et universaliste, fait de *Mal de Terre* un ouvrage précieux, dépassant de loin l'état des lieux des maux planétaires. Hubert Reeves y confirme sa stature de sage, au-delà de ses aptitudes, indiscutables depuis fort longtemps, de scientifique et de médiateur. *ath*

Hubert Reeves, avec Frédéric Lenoir, *Mal de Terre*, Le Seuil, Paris, 2003.

ouvriers pour 1 employé, on compte aujourd'hui 1,8 ouvrier pour 1 employé ou «cadre» ;

- les ouvriers ne connaissent heureusement plus de crise économique et de chômage massif depuis près de trente ans ;
- des conquêtes sociales importantes ont été acquises (AVS, contrats collectifs, vacances payées, etc.) ;
- dans la vie quotidienne, les classes ne sont plus séparées comme par le passé par un véritable mur ; patrons et ouvriers écoutent la même radio, lisent plus qu'autrefois les mêmes journaux,

s'intéressent aux mêmes sports, voient les mêmes films, etc. ;

- l'illusion de bien-être entretenue sur une large échelle par les ventes à tempérament, la publicité et le crédit, qui sont autant de formes indirectes et fructueuses d'exploitation ;
- l'illusion de bien-être entretenue par les heures supplémentaires, l'accroissement des rythmes de travail, ainsi que le travail des mères de familles.

Dans cette situation, la conscience de classe est battue en brèche. Un grand nombre de travailleurs, qui ne sont plus pauvres comme avant, mais autrement,

croient parvenir chacun pour soi, par son propre travail, à une liberté plus grande, ce qui est un leurre. La propagande bourgeoise, efficace parce que subtile, s'adapte à cet état de choses. Elle s'appuie sur ces données pour faire croire que les revendications des travailleurs peuvent être réalisées sans le socialisme, que la lutte est dépassée, qu'il faut résoudre chaque problème séparément en cherchant l'«intérêt général», en cultivant la méfiance contre l'Etat, la «bureaucratie», les partis, les syndicats, au nom d'une liberté qui est abstraite et qui reste celle de la domination du profit. ■